

Initiation au faire (ou La fable de l'immatérialité et les problèmes de la « matérialité discursive »)

Gian Maria Tore (Université du Luxembourg)

RÉSUMÉ. L'étude de la matérialité en sciences du langage ainsi qu'en sciences humaines et sociales est beaucoup plus difficile qu'il n'y paraît et qu'on ne le proclame. Pourquoi ? L'article pointe une série de difficultés liées aux termes clés – et à travers eux, aux conceptions – du *material turn* actuel : « support », « performance »... et « matière » parmi d'autres. Il s'attaque en outre à l'idéologie médiatique des « contenus » et de l'« accès ». Il avance finalement des concepts remèdes comme « gestes » ou « montage », et plus largement une approche où les formes émergent directement des « matériaux », dans la durée ; les discours se « transforment », voire se « trans-formattent », d'un medium à l'autre ; le *faire sémiotique* en somme l'emporte pour de bon.

MOTS CLÉS. *Material turn* – Médias – Sémiotique – Émergence – Gestes

Initiation into Making (or The Fable of Immateriality and the Problems with the 'Discursive Materiality')

ABSTRACT. The study of materiality in linguistics and semiotics as well as in the humanities and social sciences is much more difficult than it seems and than it is often claimed. Why is this? The article outlines a series of difficulties linked to the key terms – and through them, to the key conceptions – of the current material turn: 'support', 'performance'... and 'matter' among others. It also challenges the media ideology of 'content' and 'access'. Finally, it puts forward remedial concepts such as 'gesture' and 'montage', and more broadly an approach in which forms emerge directly from 'materials', over time; discourses are 'trans-formed', or even 'trans-formatted', from one medium to another; in short, *semiotic making* prevails for good.

KEYWORDS. *Material turn* – Media – Semiotics – Emergence – Gestures

S'initier au paradigme du faire sémiotique

L'étude de la matérialité en sciences du langage ainsi qu'en sciences humaines et sociales est beaucoup plus difficile qu'il n'y paraît et qu'on ne le proclame. Même lorsque l'on invoque des termes relativement nouveaux (nous commencerons à en passer en revue plusieurs dès le prochain paragraphe), on a du mal à se détacher de la tradition qui les avait justement exclus ou marginalisés jusque-là. Je soutiendrai ainsi que ce n'est pas une extension des approches existantes qu'il nous faudrait pour étudier ainsi les « matérialités discursives » (selon le programme de ce livre). C'est une initiation, ni plus ni moins, à un paradigme autre que nous devons entreprendre : le paradigme du *faire sémiotique*.

Commençons par l'*initiation* : la nécessité d'abandonner la perspective de départ et, pour parvenir à cet objectif, de la mettre en difficulté. Remarquons qu'en effet c'est avec une certaine facilité que l'on a pu inclure, dans l'étude des discours, leurs « supports », entendus comme leurs lieux d'accueils ; ou, dans l'étude des compétences langagières et sémiotiques, les « objets » réalisés par celles-ci. L'on a ainsi déplacé l'attention des études en question, ou on les a élargies, éventuellement complexifiées. Mais on ne les a pas retournées contre elles-mêmes : le *material turn* si souvent invoqué n'est guère un renversement de perspective. Or, pourquoi la perspective qui nous est habituelle est-elle si difficile à abandonner ? En d'autres termes, le paradigme du *faire sémiotique*, en quoi consisterait-il ? Admettons que l'idée qui

nous procure le plus grand mal est que les formes sémiolinguistiques *ne sont pas déterminées avant leur mise en œuvre*. Reconnaissons que nous devons arriver à penser sans un amont déterminant, ne voir aucunement la matière, ou les « supports », les « objets », la « performance », comme un aval. Nous devons ne plus penser du tout la matière comme l'accueil de ce qui a déjà été formé par l'esprit ; ni le « support » comme ce qui s'offre à l'« apport », l'« objet » comme ce qui fait face au « sujet », la « performance » comme ce qui suit la « compétence ». Les approches les plus réformistes du *material turn* se limitent à penser des face-à-face entre de telles polarités, une « interaction ». Mais la perspective à laquelle nous devons nous initier est que *les formes sémiotiques se jouent directement et radicalement au sein de la matière*. Or cela contrarie le sens de nos termes (et nous le verrons, sans doute même de « matière »). Comment alors ne pas voir dans *le faire* un accomplissement ou une surface de quelque chose de plus originaire ou d'une profondeur qui demeurera toujours plus importante ?

Peu d'études s'y sont attelées mieux que le livre de Tim Ingold (2017), un repère non seulement de l'anthropologie mais davantage de l'épistémologie. Son titre est précisément *Faire*, et il doit être pris au sens le plus plein : guère comme un compte-rendu de pratiques ethnographiques, mais comme un questionnement sur ce que c'est que comprendre et connaître le *faire*. Citons-le donc, non pas pour le commenter et développer, mais pour synthétiser de manière efficace le propos de notre texte :

Nous sommes habitués à penser le *faire* en termes de *projet*. Faire quelque chose implique d'abord d'avoir une idée en tête de ce qu'on veut réaliser, puis de se procurer les matières premières pour cette réalisation. Et le travail s'achève lorsque les matières ont pris la forme qu'on voulait leur donner (*Ibid.* : 59).

Tout le livre d'Ingold consiste à démonter une telle approche du « projet », ainsi que des « matières » dont ce dernier se servirait. La condition indispensable pour s'initier pour de bon au *faire* est ainsi, sans doute, d'abandonner l'idée de la « réalisation », et les termes mêmes de « matières » et « formes ». Ou alors de relativiser ces derniers : nous proposerons ici d'embrasser la mise en jeu des formes, la dynamique irréductible des *formations et transformations*.

Mais le pas décisif est encore au-delà. On le voit aussi dans le court passage d'Ingold : c'est cette idée si familière de la « compétence » qui nous empêche de valoriser radicalement ce qui se joue au sein du faire, ce qui se *per-forme* (insistons sur la forme comme éclosion, émergence, et nullement donnée, application). Par exemple, dans une étude consacrée au biface, cet outil du paléolithique dont on a longuement et vainement interrogé l'origine, en termes de conception, et la grande stabilité, en termes de réalisation formelle, Ingold arrive à montrer que :

[...] la maîtrise technique consistant à extraire des éclats n'est réductible ni aux capacités mentales, ni à la biomécanique des corps. Car l'estimation de la dureté de la pierre et de ses propriétés, ainsi que la projection des actions devant être effectuées, impliquent toutes sortes de mouvements corporels exploratoires tels que le toucher dynamique, et la maîtrise des mouvements durant la taille dépend de la conscience perceptive de ce qu'il est possible de faire avec une pierre qui sert de marteau et un bloc de roc que l'on devra conserver aussi longtemps que possible. Lorsque l'on fabrique un biface, l'élimination de chaque éclat est le résultat d'une complexe combinaison de forces, aussi externes qu'internes au matériau [...] Par conséquent, la forme du biface n'est ni déterminée par une conception de l'esprit ni par les lois de la biomécanique, mais par le potentiel de développement inhérent au champ de force en présence que le fabricant a appris à maîtriser au fur et à mesure d'une longue manipulation du matériau, en apprenant à les conjuguer. Considérer la forme comme émergente, c'est reconnaître qu'elle est engendrée par le développement même de ce champ de force (*Ibid.* : 106-107).

Plus qu'en termes de « formes » et de « matières », le paradigme qu'on doit épouser parle de *forces et matériaux, gestes et dynamiques, apprentissages ouverts et conjugaisons, champ et potentiel, émergences et développements*... tout en attaquant une idéologie qu'on peut qualifier de mentaliste, ou plus largement cognitiviste.

Mais si le mentalisme nous empêche d'épouser le paradigme du *faire*, ce n'est pas seulement parce qu'il est bien installé dans nos sciences, y compris les plus avancées, mais aussi parce qu'il est reproduit dans nos pratiques les plus courantes, dans nos idéologies les plus familières. Pour paradoxal que cela puisse paraître, il y a un vrai déni du *faire* au cœur de la culture médiatique qui scande notre quotidien. La médiatisation de nos vies, la banalisation de la présence des médiums et des médias désormais dans toutes nos activités sans exceptions, loin de changer notre manière de penser le *faire* – de nous rendre plus matérialistes, empiristes ou pragmatistes –, semble la réconforter encore plus. C'est ce que je voudrais suggérer dans la section suivante, dont le but est de combiner le problème de la matérialité avec une nouvelle question : le médiatique. Avant de s'attaquer aux problèmes des « cultures matérielles », y compris des « matérialités discursives », je crois que nous devons nous initier au problème de la matérialité dans notre monde. Vaste, trop vaste projet, certes, sans doute bien naïf, que ces pages condenseront grâce au genre discursif par excellence de l'initiation, et de la fausse naïveté : la fable.

La fable de l'immatérialité (ou Brève critique de la culture)

Le scientifique sérieux peut ignorer cette fable et passer directement à la section suivante.

Ceci est l'histoire d'un recteur d'université qui se réveille un beau matin. Étrangement, il ne se trouve pas dans son bureau, mais sur une route, et il doit marcher... En réalité, il n'est pas du tout habitué à une telle activité physique, comme la plupart des femmes et des hommes de son temps ; mais pour son bonheur il tombe aussitôt sur un autre homme, dont la rencontre le ravit, et ainsi le distrait. C'est le manager de la plus grande plateforme en ligne de « contenus culturels ». Car si le recteur a installé l'enseignement à distance, lui donnant un nom saugrenu, « le distanciel », c'est qu'avant lui le manager a pu installer la consommation domestique d'œuvres artistiques, qu'il a appelées « contenus audiovisuels ». Dans les deux cas, c'est la même recette. Elle prévoit deux temps : d'abord stocker des « contenus » – pour l'enseignement comme pour la culture – et ensuite s'occuper à ce qu'un maximum de personnes y aient « accès ». L'école est devenue ainsi l'accès aux contenus didactiques ; la culture, l'accès aux contenus audiovisuels. C'est le pays des plateformes : le pays de Forme-Plate. On y passe la plupart des journées à la maison sans rencontres. On y « consomme » et « assimile » – culture et savoir. (C'est pourquoi l'on a délaissé cette perte de temps qu'est l'activité physique, y compris se déplacer et réunir.) On « cumule des contenus » – pour le temps libre comme pour le travail. Et en tapotant sur quelques touches d'un clavier, on y a un « accès » immédiat et complet.

Ainsi, le manager digital et le recteur moderne de Forme-Plate se trouvent un beau jour sur une route, qui les mène vers un paysage étrange. Mais aussitôt, un personnage austère se pose devant eux. Barbu et bouclé, il tient dans ses mains une clé géante... Il semble sorti d'une autre époque. Il est vêtu comme un romain, on dirait Saint-Pierre. Il sourit bienveillant à nos deux héros :

— Chers Messieurs, je vous souhaite la bienvenue. Ici, vous serez comme chez vous à Forme-Plate : *l'accès à tout est libre*. Voyez-vous, il faut juste *se loguer* avec un mot de passe... qui est très simple : c'est *le nom de la fonction dont le contenu est l'un des deux éléments*.

Puisqu'à Forme-Plate, « comprendre » veut dire traiter une information, nos deux héros *googlent* tout de suite sur leurs écrans portables : « fonction » + « contenu ». Puis, ils *googlent* la formule en entier : « la fonction dont le contenu est l'un des deux éléments ». Hélas, rien de pertinent n'en sort : des pages web sur comment utiliser les tableaux Excel, ou sur comment exercer du marketing pointu... Parbleu, est-il possible qu'il n'y a rien sur Internet ? À Forme-Plate, on sait bien que s'il n'y a rien sur Internet, ça n'existe pas.

Mais le vieil homme, qui constate le désarroi de nos héros, se fait prévenant :

— Je m'excuse d'avoir formulé un problème ! Je sais que dans votre monde, Forme-Plate, ça ne se fait plus, c'est grossier. Je vais vous donner la réponse... mais assortie tout de même de la meilleure explication possible !

Et il s'absente. Quelque chose de très étrange a lieu pour nos héros, alors. Le vieil homme *passe du temps à chercher une explication. Il cherche sans savoir ce qu'il cherche. Qui plus est : il perd son temps tout en se passionnant.* Curieux, nos héros vont l'observer. Et le recteur, le plus âgé des deux, voit un spectacle qui lui procure un pincement au cœur. Un souvenir d'enfance : il voit le vieil homme *consulter des livres.* (Les librairies ont fermé toutes depuis longtemps à Forme-Plate, suivant l'exemple des salles de cinéma, car à quoi bon, si un film vu sur un écran portable est le même que vu au cinéma ?) Le vieil homme, dans une étrange gesticulation primitive, compulse un livre puis un autre, les compare, en sautant d'un marquage à l'autre, se plonge dans ses notes gribouillées sur les marges ou les pages de garde, relit les passages soulignés... Bref, *il performe une série de gestes passionnés sur des choses,* et au lieu de traiter une information via un écran. Finalement, il retient un livre, tout jauni, il le caresse et, heureux comme un pape, s'exclame :

— Le mot de passe que vous n'avez pas su trouver, c'est « sémiotique » : c'est la sémiotique qui est *le nom de la fonction qui rend solidaires expression et contenu.*

Nos héros, un peu gênés, s'expliquent :

— Voyez-vous, nous avons enrayé cette maladie dont vous parlez... *la sémio-truc* : nous n'avons pas besoin *d'exprimer la solidarité envers les contenus.* Car sur nos plateformes nos *contenus* didactiques et culturels se portent à merveille !

— Mais chers amis, c'est bien pourquoi je suis allé chercher une belle explication pour vous.

Le vieil homme, le Saint-Pierre, est aux anges, et agite le livre au nom monstrueux : *Prolégomènes... à une théorie... du langage !* Il y lit :

Il y a solidarité entre fonction sémiotique et ses deux fonctifs : expression et contenu. Il ne pourra y avoir de fonction sémiotique sans la présence simultanée de ces deux fonctifs [...] Expression et contenu sont solidaires et se présupposent nécessairement l'un l'autre. Une expression n'est expression que parce qu'elle est l'expression d'un contenu, et un contenu n'est contenu que parce qu'il est contenu d'une expression. Aussi est-il impossible, à moins qu'on les isole artificiellement, qu'il existe un contenu sans expression ou une expression sans contenu (Hjelmslev 1968-71 : 66-67).

Et encore :

Jusqu'à présent, nous avons voulu nous en tenir à l'ancienne tradition selon laquelle un signe est avant tout signe *de* quelque chose. C'est là la conception courante [...] et c'est aussi une conception largement répandue en épistémologie et en logique. Nous voulons pourtant démontrer qu'elle est insoutenable du point de vue linguistique [...]. Selon la théorie traditionnelle, le signe est l'*expression* d'un *contenu* extérieur au signe lui-même ; au contraire, la théorie moderne (formulée en particulier par F. de Saussure [...]) conçoit le signe comme un tout formé par une expression et un contenu (*Ibid.* : 65).

Le signe est une grandeur à deux faces, une tête de Janus avec perspective des deux côtés, avec effet dans deux directions ; « à l'extérieur », vers [...] l'expression, « à l'intérieur », vers [...] le contenu (*Ibid.* : 77).

Le vieil homme s'exclame maintenant :

— Je veux bien vous accueillir parmi nous, mais j'aimerais que vous reteniez les passages que je vous ai lus.

Encore une fois, nos héros de Forme-Plate se lancent dans l'exécution immédiate via leur *smartphone*. Car à Forme-Plate, on n'a plus besoin de retenir par cœur, la « mémoire » étant le nom de la capacité de stockage des machines. Mais ils se rendent compte qu'ils ne peuvent faire du copier-coller de ce livre en morceaux et mal lisible que le vieil homme serre dans ses mains. D'autre part, la conversation a eu lieu en présence, quel malheur : elle n'est pas déjà stockée ! Mais le manager s'adresse au recteur avec une idée brillante :

— Recopions-les à la main ! Toi qui es un peu plus âgé, tu sais le faire !

— Mais tu sais bien que j'ai modernisé l'université, s'exclame le recteur. J'ai enlevé les tableaux de toutes les classes, finie l'écriture à la main. Et moi le premier, j'ai donné le bon

exemple, j'ai arrêté avec le stylo et le papier depuis très longtemps. Fini avec tous ces contenus illisibles.

Encore une fois, le vieil homme intervient bienveillant :

- Il ne faut surtout pas s'inquiéter, il y a encore une autre possibilité pour vous : pour retenir le mot de passe, « sémiotique », vous n'avez qu'à vous répéter son explication minime à l'infini : *un contenu n'existe pas sans expression et une expression n'existe pas sans contenu. Un contenu n'existe pas sans expression et une expression n'existe pas sans contenu...* Avouez que si l'enfer c'est cela, c'est bien agréable !

Les problèmes de la « matérialité discursive »

Pointons le troisième et dernier ordre de problèmes, après la matérialité et puis le médiatique : la sémiotique. Nous voulons arriver à étudier le *faire* comme un nœud des trois. Mais avant, nous devrions nous étonner de combien la culture médiatique actuelle est mal disposée autant envers la matérialité qu'envers la sémiotique. Nous sommes entourés comme jamais de médias et de médiations ; notre vie se déroule toujours plus par le numérique : selon des dispositifs formatés de toutes sortes, qui impliquent une pragmatique toute particulière que nous apprenons dans une mise à jour constante ; pourtant, tout se passe comme si un tel formatage et de tels apprentissages étaient *insignifiants*. Les spécialistes l'ont étudié depuis longtemps : plus les médias agissent grâce au travail que nous assurons derrière, plus ils semblent nous garantir, paradoxalement, un accès direct, immédiat au monde¹. C'est pourquoi, par ailleurs, le couple de mots fétiches qui s'est imposé est « accès » et « contenus » ; et nous pouvons ajouter le nom de leur entre-deux, « application » : comme si cette dernière ne consistait qu'à « appliquer » une commande, de manière neutre.

Observons en outre ce qu'on a étudié le moins au sein des études médiatiques, pourtant si florissantes : le format². Ce n'est pas un hasard : les formats sont partout dans les médias, mais encore faut-il penser que les médias transforment littéralement les discours, les *transforment* pourrait-on dire. Les discours ne sont pas les mêmes en passant d'un média à l'autre. Mais en réalité, plus radicalement, c'est la conception du *même*, de l'*identité* discursive, bref d'un amont donné, qui devrait être remise en question : que le discours, qui est par définition reprise, échappe à une re-forme ; qu'en tant que répétition, il ne soit donc pas toujours une différenciation³.

Dépassons aussi les études médiatiques et revenons à une question d'épistémologie et de paradigmes. Qu'est-ce qui a donné plus de mal aux sciences que la temporalité ? Ce n'est pas là un hasard non plus : dimension incompressible de la vie matérielle, le temps, avec les rythmes qui s'entraînent – articulation inéliminable de l'activité corporelle et donc des gestes (nous y reviendrons) – demande une appréhension d'une telle vie dans sa durée. Mais cette dernière ne peut être pensée comme une suite d'étapes à franchir, en vue d'un but à atteindre : encore une fois, un projet à réaliser. Nos activités ne peuvent être pensées ainsi comme des segments juxtaposés⁴.

¹ Sur l'immédiateté présumée des médias : cf. au moins Bolter et Grusin (2000). On peut prolonger une telle question de la médiation du numérique qui semble ne pas en être une avec le travail que le numérique nous demande de plus en plus (évaluer des services, remplir des formulaires, se présenter sur les réseaux, réagir...), et grâce auquel ce dernier existe, sans que cela ne nous paraisse nullement du travail : cf. au moins Citton sur le *free labour* (2014 : p. 99 s.).

² L'une des toutes premières mises au point se trouve chez Soulez et Kitsopanidou (dir., 2014).

³ Cf. Colas-Blaise et Tore (dir., 2021).

⁴ Cette critique remonte à la philosophie, hétérodoxe, de Bergson (1889). Mais sur le même terrain philosophique et à la même époque, on peut songer aussi à la critique de l'*expérience* comme simple contenu d'un vécu (*Erlebnis*) et pas comme transformation active (*Erfahrung*), chez Wittgenstein ou chez Benjamin (cf. Pinotti, dir., 2018 : § 11 et Chauviré 2014). En effet, notre problème pourrait aussi être abordé comme ceci : nous avons du mal à penser l'*expérience* non pas comme une sorte de bagage personnel et intime, mais au contraire comme un

Sans pouvoir ici élargir notre propos davantage, nous pouvons le recentrer sur quelques mots-clés communs aux sciences, y compris aux sciences du langage, et aux discours ordinaires. D'une part, les mots-clés qui rendent l'étude des matérialités si réduite ; d'autre part, ceux que nous pouvons avancer comme autant de remèdes, pour finalement changer de paradigme et embrasser le *faire sémiotique* pour de bon. Le premier mot-clé critique, donc : le « contenu ». Dans les sciences du langage, nous pouvons songer à l'importance accordée au « contenu propositionnel » ; dans les études artistiques, à l'« iconographie » et à l'« iconologie » traditionnelle ; dans les études médiatiques, à la « représentation » (de la femme, du trauma, etc.)⁵. Par contraste à un tel attachement aux « contenus », reprenons l'une des philosophies phares de la corporalité : l'œuvre de Merleau-Ponty. Celle-ci naît de l'affirmation du *primat de la perception* et débouche sur la place grandissante de l'*expression*⁶. Si, nous le rappelons dans notre fable, il faut toujours penser le lien sémiotique *entre* contenu et expression, c'est sur l'expression qu'il faut mettre l'accent plus que sur le contenu, du moins de manière tactique, pour faire bouger les lignes. Car, pour commencer, les approches évoquées qui ne soulignent jamais assez l'*expressivité de la forme* (il est extrêmement étonnant de le constater même dans les études artistiques).

Certes, c'est le jeu sémiotique *entre* les formes et les fonds, ou *entre* les formes et la matière qui devrait nous intéresser finalement. C'est la science, si nuancée, qui capte le vacillement entre les deux, leur miroitement que nous devrions apprendre (par exemple, lorsque l'« énoncé » devient « énonciation » et inversement⁷). Mais voilà, c'est la formulation même de telles dichotomies qui pose problème : ce sont ses termes mêmes qui actent des visions réductrices. Attaquons-nous simplement au terme-phare de ces pages : la « matière ». Prenons l'étude des soi-disant « cultures matérielles » : une telle expression ne risque-t-elle pas de

déploiement matériel, observable, justement expérimentable – comme quelque chose qui nous rend experts et qu'on peut toujours re-expérimenter. Dans ce dernier cas, l'expérience serait enfin indissociable d'une durée : *il lui faut du temps*. Dans le premier cas, en revanche, elle peut se réduire à une représentation sans durée, à une information donnée une fois pour toutes, où le temps n'interviendrait que comme datation d'un contenu acté. C'est là la limite des mentalistes que nous sommes : le temps n'existe que pour mesurer une performance. Le temps est alors un obstacle à vaincre : l'esprit comme l'ordinateur aujourd'hui, idéalement, *n'ont pas besoin de temps*. (Même les approches de la musique, activité artistique temporelle s'il en est une, ont du mal à ne pas réduire celle-ci à quelque chose d'intemporel, d'idéal, d'en-deçà ou d'au-delà de son expérience, de sa durée, de sa *transformation* : cf. Sève 2002.)

⁵ Pour ne nous limiter qu'à une référence, nous pouvons nous rapporter à l'étude des gestes dans la peinture : Prévost y démontre combien « toute invention stylistique, toute intensité esthétique se voyait ainsi [dans l'iconologie traditionnelle ouverte par Panofsky] ramassées, synthétisées, par des “valeurs symboliques”, des “concepts”, un “contenu”, en un mot, toute forme d'expression [...] se trouvait sauvée par la “signification intrinsèque” d'un ensemble de représentations [...] », alors qu'avec l'iconologie hétérodoxe de Warburg l'on peut prendre « résolument la direction contraire : du symbole *vers* l'expression » (2007 : 20). « L'iconologie panofskienne faisait le pont entre le monde de l'art et celui de la culture par le biais de la représentation : elle plaçait sous le terme de “contenu” un ensemble de significations, d'images, artistiques et non, de textes, de discours, qui ont en commun de véhiculer un contenu représentable [...] Tandis que] ce dont nous voulions prendre la mesure n'était pas l'art du geste en image, mais *ce que l'art d'une image fait aux gestes* » (*ibid.* : 206, souligné dans le texte).

⁶ Le parcours philosophique, si original, de Merleau-Ponty commence par *Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques* (posthume 1996), où il essaie de démontrer contre le mentalisme dominant que « toute conscience est conscience perceptive, même la conscience de nous-mêmes » (*ibid.* : 42) ; bref qu'on ne perçoit pas après la pensée et que la corporalité n'est pas une partie du monde, elle est le monde même. Ensuite, une importance croissante sera donnée à l'« expression » : « beaucoup plus qu'un moyen, le langage est quelque chose comme un être » et « dire, ce n'est pas mettre un mot sous chaque pensée [...] au contraire, nous avons quelques fois le sentiment qu'une pensée a été *dite* »... (Merleau-Ponty 1960 : 69 et 70, et *passim*) ; cf. Barbaras (1997 : 56).

⁷ Cf. Tore (2016 : 445 s.) et davantage les études d'inspiration gestaltiste, et extrêmement dynamistes, de Cadiot et Visetti (les plus amples : 2001 et 2006), qui traitent le langage comme un véritable matériau qui n'a de cesse de se profiler, de s'arrêter et rythmer, de se défiler, et ainsi de suite.

supposer des « cultures immatérielles » ? Ingold l'a démontré : l'étude des « cultures matérielles » réitère ce qu'elle prétend dépasser, à savoir l'opposition entre culture et nature, et partant entre esprit et matière, entre intelligence et monde⁸. Ajoutons, à la « matière » et au « contenu », un troisième terme-phare : le « support ». Ce dernier ne nous pousse-t-il pas à songer quelque chose qui se joue en amont, un « apport » dont le support en question serait le lieu d'accueil ?⁹ C'est le même problème d'« accès » et « application ».

Deleuze et Guattari, en reprenant Simondon, avaient beaucoup insisté sur la lourde tradition que nous héritons depuis Aristote : la conception dite *hylémorphique*. Nous avons du mal à ne pas voir, d'une part, la matière, qui est par définition *informe* : bête, passive ; d'autre part, la forme, qui est là pour apporter son intelligence : *pour élever la matière*. Le remède avancé par les deux philosophes consiste alors dans la conception *morphogénétique*. D'une part, nous devons nous efforcer de penser la forme seulement comme un processus de *formation* constant, ouvert, multiple : la forme n'est pas déjà là, elle n'est pas fixée et prête à s'appliquer. D'autre part, la matière doit être pensée comme un matériau : quelque chose qui *se travaille*, suivant des propriétés. Nous travaillons le matériau autant qu'il se travaille lui-même, tout comme nous le formons tout en nous formant nous-mêmes (c'est là exactement la définition de l'expérience). Ainsi, au lieu de nous penser comme des concepteurs, au sens courant de designers, d'élaborateurs d'un dessin en amont qui sera appliqué par la suite, nous devons nous faire artisans : intéressés, dédiés et rodés à ce qui peut se faire *avec* des matériaux (encore l'expérience comme l'art de faire-avec, et pas comme un contenu, un dépôt intime). Finalement, sans doute nous faut-il apprendre à penser non pas tant en termes de formes et matières formées que de *forces déployées et matériaux travaillés*¹⁰.

Nous parvenons alors à une nouvelle famille de mots-remèdes, à commencer par les *gestes*. Nous devrions épouser une conception aussi gestuelle que possible, artisanale disions-nous, des formes. Si ces dernières ne sont pas données, ni ne sont plates (comme dans la fable de l'immatérialité racontée plus haut), c'est qu'elles ne sont pas autre chose que des reliefs des matériaux travaillés. C'est pourquoi nous devons nous méfier de leur autonomie idéale. Les formes émergent d'un fond mouvant qui leur est indissociable, comme la figure est indissociable du fond et que leur rapport est variable, le fond pouvant lui-même devenir figure et inversement.

Le mot qui précise le plus une telle dynamique sémiotique émergente est peut-être *montage*. On songe, bien évidemment, au montage cinématographique, mais on aurait tort de le limiter à une simple technique du 7^e art ; ou alors c'est ce que cet art a appris de plus précieux à tout art et toute science¹¹. C'est le *faire* qui compose et ainsi invente quelque chose d'irréductible à ses composantes données à l'avance. C'est le geste en tant que productif ; l'art en tant que faire-avec : la composition d'un élément donné avec un autre, pour produire quelque chose qui n'est absolument pas la somme des deux éléments. Quand bien même il serait décidé en amont, il ne consiste qu'en ce qui en ressort : par le travail des matériaux, par les gestes et ce qui se fait – défait et refait – avec eux. Par le *faire sémiotique*, enfin couronné.

Ouvrages cités

⁸ Ingold (2017 : p. 70 s. et *passim*).

⁹ Ainsi, lorsque l'on se donne le plus grand mal pour proposer une approche plus matérielle de l'image, apparaît l'« interdit de penser celle-ci comme la simple conjonction d'une image et de son *support*. Il faut plutôt saisir l'image-objet comme un tout indissociable » (Baschet 2008 : 38, souligné dans le texte – traitant l'image au Moyen-Âge, mais dans une proposition épistémologique qui ne peut ne pas aller au-delà de cette période).

¹⁰ On renvoie notamment à Deleuze et Guattari (1980 : 422 : « Le matériau, c'est une matière molécularisée, et qui doit à ce titre "capter" des forces » qui ne sont pas déjà données, et ainsi reproduites, mais exprimées et suivies, comme l'artisan travaillant le bois ou le métal ; cf. également *Ibid.* : 457-463 et 508 s.).

¹¹ Pour une présentation en ce sens : Tore (2018, 2022 et à paraître 2024) ; pour une première cartographie dans le domaine des films : Amiel (2010).

- AMIEL, Vincent, *Esthétique du montage*, Paris, Armand Colin, 2010 ; nouv. éd. 2022.
- BARBARAS, Renaud, *Merleau-Ponty*, Paris, Ellipses, 1997.
- BASCHET, Jérôme, *L'iconographie médiévale*, Paris, Gallimard-Folio, 2008.
- BERGSON, Henri, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Alcan, 1889 ; rééd. PUF, 1927.
- BOLTER, David J. et GRUSIN, Richard, *Remediation. Understanding New Media*, Cambridge (Ma.), MIT, 2000.
- CADIOT, Pierre et VISETTI, Yves-Marie, *Pour une théorie des formes sémantiques – Motifs, profils, thèmes*, Paris, PUF, 2001.
- *Motifs et proverbes. Essai de sémantique proverbiale*, Paris, PUF, 2006.
- CHAUVIRÉ, Christiane, « Wittgenstein et la musique : une esthétique non sentimentale », *Critique*, 802, p. 249-264.
- CITTON, Yves, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil, 2014.
- COLAS-BLAISE, Marion et TORE, Gian Maria (dir.), « Re- ». *Répétition et reproduction dans les arts et les médias*, Milan, Mimésis, 2021.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Felix, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Minuit, 1980.
- INGOLD, Tim, *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture*, Paris, Dehors, 2017 (2013).
- HJELMSLEV, Louis, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968-71 (1966).
- MERLEAU-PONTY, Maurice, « Le langage indirect et les voix du silence » (1952), *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, chap. I.
- *Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques*, Lagrasse, Verdier, posthume 1996 (1933-46).
- PINOTTI, Andrea (dir.), *Costellazioni. Le parole di Walter Benjamin*, Turin, Einaudi, 2018.
- PREVOST, Bertrand, *La Peinture en actes. Gestes et manières dans l'Italie de la Renaissance*, préface de G. Didi-Huberman, Arles, Actes Sud, 2007.
- SEVE, Bernard, *L'altération musicale. Ou ce que la musique apprend à la philosophie*, Paris, Seuil, 2002 ; nouv. éd. 2013.
- SOULEZ, Guillaume et KITSOPANIDOU, Kira (dir.), « Le levain des médias. Forme, format, médias », n. de *MEI – Médiation et Information*, 39, 2014.
- TORE, Gian Maria, « L'énonciation comme concept clé des sciences du langage : peut-on la définir ? » in M. Colas-Blaise, L. Perrin et G. M. Tore (dir.), *L'énonciation aujourd'hui. Un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, 2016, p. 432-452.
- « De quelques catégories dérivées de l'«œuvre» et du «montage» : un aller-retour entre théorie des arts et pratiques des films », *Cahiers Louis-Lumière*, 11, 2018, p. 76-90.
- « Extension du domaine du montage : l'étude de la forme problématique des films », *Écrans*, 17, 2022, p. 161-182.
- « Syntaxe/Montage » in P. Basso et G. M. Tore (dir.), *Rédéfinir le sémiotique*, Paris, Classiques Garnier, à paraître 2024.